

## Une vie reflétée.

« - Tu n’y as jamais cru, toi ? Pas même un seul instant ?

- Non. Jamais.

- Tu ne rêves donc pas ?

- Non. Jamais.

- Quelle misère. »

Il est facile de voir la détresse et le désespoir dans le regard de quelqu’un. Encore faut-il prendre la peine de chercher. Pour autant, les signes sont clairs. Les cernes violacés qui encadrent des yeux trop maquillés. Ce visage sans relief, recouvert de fards et de poudres en tout genre. La démarche, automatique, sans grâce et sans énergie.

Ce qui m’a toujours le plus impressionnée, c’est le regard. Victor Hugo disait que l’œil est une fenêtre sur l’âme : lorsque l’âme est vide, les yeux sont morts. Cette femme qui me regardait... Non, elle ne rêvait plus. Son regard, fixé sur moi, plus vide que le néant lui-même, opaque et sombre, m’angoissait.

Je ne sais pas pourquoi je m’étais prise d’une envie de lui parler, aujourd’hui. Je la voyais souvent, tous les matins. Elle faisait, encore et toujours, la même queue de cheval “facile et pratique“ en regardant son reflet. Elle mettait, encore et toujours, la même couche épaisse de mascara ; et elle partait, encore et toujours, avec le même regard triste et dénué de joie.

Je crois que je ne pouvais plus supporter d’être aveuglée par les ténèbres de sa tristesse ; je crois que je ne pouvais plus tolérer de me réveiller chaque matin, hantée par son désespoir et par la crainte de la revoir. Cette femme, à demi morte, elle ne pouvait pas exister ! Il est impossible de perdre à ce point toute gaieté.

Alors, ce matin-là, j’ai commencé à lui parler. Je voulais découvrir qui elle était, savoir surtout pourquoi elle était ainsi. Peut-être même aurais-je pu lui redonner un peu espoir

? Peut-être aurais-je pu lui montrer que toute lumière n'était pas morte ? Lui montrer que, toujours, il subsiste une étincelle de vie.

« - Qui êtes-vous ?

- Une femme, comme une autre. Tu le vois bien.
- Mais vous avez bien été différente des autres, un jour, au moins ?
- Sans doute, oui. Il fut un temps où j'existais vraiment. Une époque qui me semble très lointaine et qui, pourtant...

Le son de sa voix se perdit en un chuchotement imperceptible.

- Pourtant ?
- Je ne sais plus.
- Vous ne savez même plus qui vous êtes ?
- Peut-être ne l'ai-je jamais su ?
- Si vous vous mettez à poser des questions, le dialogue deviendra compliqué.

Il y eut un silence durant lequel j'espérais qu'elle détourne son regard de moi. Elle n'en fit rien, et la sensation oppressante que j'avais s'accrut.

Elle poursuivit.

- Il y a très longtemps, tu sais, j'étais une jeune fille qui courait dans les champs pieds nus. Je vivais pour la rosée étincelante qui pare les prairies les matins d'été, pour les rayons de soleil dans les feuilles mortes, pour la neige qui crisse sous les pas, pour les premières cerises qui éclatent sous les dents. J'étais libre de toute contrainte, libre de toute crainte. Libre et heureuse.

Un instant, je crus apercevoir dans cette femme rêche, sèche et décharnée, un éclat de jeunesse ; je vis des cheveux noirs volants dans le vent, des yeux noisette, pétillants et pleins de vie, je vis des sauts, des rires, des phrases jetées dans le vent.

Et puis, tout s'arrêta.

- Il faut bien penser, réfléchir, méditer, faire des choix judicieux... Oui, il le faut bien.
- Penser ? Penser à quoi ?

Elle se redressa vivement :

- Mais à son avenir ! À quoi d'autre ? Qui vit dans le présent aujourd'hui ? On cherche tous à prédire le futur, à acquérir la certitude, à éviter le doute diabolique et mesquin qui s'insinue de partout. C'est pour cela qu'on évite les choix. On préfère rester malheureux, plutôt que de se décider. C'est le drame du choix : on ne sait jamais s'il est bon, et on en est le seul et unique responsable.

- Et vous, quel choix avez-vous fait ?

Enfin ! Enfin, une émotion apparut dans ce visage gelé. Une colère, froide et sourde. Une colère, furieuse et vide de tout pardon. Une colère, pleine de rancœur et de ressentiment.

Je reculai brusquement, cherchant à m'éloigner des deux fanaux glacés qui perçaient, brisaient, brûlaient, tout mon être.

Une ébauche de sourire méchant se fit.

- Je te fais peur ?

- Oui.

Le sourire disparut, ainsi que la colère, et une vague de tristesse recouvrit le reflet.

- Oui, bien sûr que je te fais peur. Je ferais peur à n'importe qui. Je hais cette situation ! Je me hais. Quelle pitoyable existence. Quelle misère, comme tu dis.

- Quelle situation ? Quelle existence ?

- Je ne fais que penser, réfléchir et méditer pour faire un choix judicieux.

- Un choix judicieux pour répondre à quelle situation ?

Il y eut un long silence que je n'osais rompre. Cette vieille dame aux cheveux gris qui dévalaient sur ses épaules en une large cascade... Si majestueuse et si brisée.

- Qu'est-ce qu'un choix judicieux pour toi ?

Elle me fixait intensément, comme si elle voyait la réponse en moi.

Je n'avais jamais compris ce genre de phrase : « Elle sait que je sais ». À cet instant, j'eus conscience qu'elle savait que je savais. Même si je n'étais pas certaine de savoir moi-même quelle était la réponse à ces interrogations, quel était ce trésor que je

possédais et qu'elle m'enviait. Alors, je répondis la première chose qui me vint à l'esprit, ce dont j'avais toujours eu conscience au fond de moi, sans jamais le formuler.

- Un choix qui mène au bonheur.

Son visage s'effondra un peu plus. Le fond de teint qui, quelques instants plus tôt, était parfaitement uni, s'écaillait sur ses rides profondes. Ses yeux pendaient comme ceux d'un vieux chien usé par la vie.

- Penser, réfléchir et méditer...Et tout ça pour faire des choix stupides.

Je m'exclamais, à bout de patience :

- Quel choix ?

Elle ne se préoccupa pas de ma question, qu'elle balaya d'un geste vague. Tout cela étant sans importance face à son chagrin. Elle continua à parler, sa tête bringuebalant d'un côté et de l'autre à chaque phrase :

- Tu sais, quand un choix met en jeu tout ton avenir, ton possible bonheur, ta famille...il peut aussi tout détruire. Que ton regard est perplexe et naïf ! Je suis si peu claire ? Pardonne-moi, je fais de mon mieux... car c'est tout ce que l'on peut faire, n'est-ce pas ?

Elle eut un rire sans émotion, et une quinte de toux la saisit. J'attendis en silence qu'elle se remette, les yeux dardés sur elle. Haletante, comme si chaque mot lui coûtait, elle reprit :

- Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est qu'un choix devient toujours une partie de toi. Il te change, il s'installe et prend une place dans ton âme. Un mauvais choix peut parfois te détruire. Lorsque j'ai fait mon choix, je me suis condamnée au silence, à la solitude, à la tristesse. Je suis devenue désespérée. Mais j'ai pensé, réfléchi, médité, et j'ai trouvé qu'il était judicieux de continuer dans la voie que j'avais choisie. Après tout, cette voie m'offrait tout ce dont on pouvait rêver ! Si ce n'est le bonheur, bien sûr. Mais je trouvais le bonheur tellement accessoire, à l'époque.

Électrisée, je lui jetais un regard ardent, foudroyant ce marasme qui avait pris la place de toute vie en elle. D'autant plus que, je le sentais, le marasme ne tarderait pas à s'emparer de moi aussi.

- C'est faux ! Le bonheur, c'est bien la seule chose un tant soit peu essentielle. La seule chose qui peut résister au temps, la seule chose qui restera marquante, la seule chose dont on se souviendra à la fin. C'est la seule chose qui reste.

D'un air triste, elle murmura :

- Oui, sans doute. Et c'est probablement pourquoi je ne me souviens de rien. Car je n'ai rien dont je dois me souvenir. Rien qui en vaille la peine, tout du moins.

Sa logorrhée dramatique ne m'intéressait plus.

- Le bonheur, c'est cela qui prend une place dans notre âme, c'est lui qui nous change.
- Alors, peut-être n'ai-je plus d'âme. J'ai tout perdu, j'ai tout raté. Ça ne sert plus à rien d'avancer.

Je m'emportais, encouragée par mes propres paroles.

- Les choix...Les choix...Non ! Ils ne nous changent pas. Ils peuvent être changés. Il faut juste trouver la force, et oser le faire. Ils ne font jamais partie intégrante de notre âme. Ce n'est qu'un moyen d'atteindre ce que nous souhaitons. Nous faisons tous de mauvais choix, heureusement qu'ils ne sont pas indélébiles ! Un choix ne nous détruit pas. C'est cette passivité dans laquelle nous nous enfermons qui nous détruit. Nous renonçons à changer de voie, de futur, d'avenir. Nous sommes terrifiés à l'idée de dire « c'était un mauvais choix » et nous sommes encore plus pétrifiés d'oser affirmer « Je chercherai une nouvelle route, un nouveau chemin. Je ferai un nouveau choix, qui me mènera ailleurs. Et s'il le faut, je ferai encore d'autres choix qui me feront errer plus loin. ».

La vieille dame se recroquevilla sur elle-même. Sa voix tremblotait. Elle n'était pas fragile ; non, elle était terrifiée par l'énormité de ce que je disais.

- Il n'est pas facile de faire des choix ainsi.
- La vie n'est pas une route droite et longiligne, elle n'est pas toute tracée, et elle ne mène pas à un endroit certain. On se perd tous à un moment ou à un autre, c'est ce qui nous aide à nous construire. On peut tous réussir à retrouver notre chemin puisque c'est à nous de le tracer. C'est nous qui dominons nos choix, nous qui

décidons de notre avenir. Et par-dessus tout, c'est nous qui décidons de notre malheur ou de notre bonheur. Bien sûr que c'est difficile ! Atteindre le bonheur, atteindre nos espoirs et nos rêves...C'est une tâche ardue, mais pas impossible.

La vieille redressa la tête.

- Pas impossible, à ton avis ?
- Je crois même que c'est toujours possible. Que nous pouvons éternellement atteindre notre but ultime, qu'il n'est jamais trop tard.

Avec son chignon élégant, la jeune retraitée plutôt active et en forme, eut un sourire presque involontaire.

- Je ne sais pas si j'aurai toujours autant de succès avec les hommes aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, tu sais.

Je répondis avec connivence à son sourire :

- Regardez le côté positif : si vous avez vieilli, eux aussi.

La femme s'esclaffa.

- Je suppose que tu as raison. Et toi ?
- Moi ?
- Oui, toi !
- Oh, je n'ai pas tant de succès que ça. Je crois que j'ai un caractère un peu trop emporté pour plaire...

Avec ses cheveux parsemés des fils blancs de l'âge, ses yeux se plissèrent, créant de multiples petites ridules qui encadrèrent son regard doux.

- Ça s'améliorera avec le temps, ne t'inquiète pas pour ça. Mais, ce n'était pas ma question. Toi, que vas-tu faire, à présent ?

Je redressais ma tête et plongeais mon regard dans le sien.

- Je vais peut-être cesser de penser, réfléchir et méditer pour faire un choix judicieux. Peut-être que, parfois, agir est un million de fois plus beau que penser. Qu'en dis-tu ?

Une fraîche trentenaire, aux cheveux sombres et aux grands yeux noirs, me souriait à présent d'un air un peu maternel, amusé par ma candeur et mon inexpérience.

- J'en pense que c'est une phrase pleine de vie, probablement un peu risquée à appliquer tous les jours. Mais, c'est une phrase qui revient à la jeunesse. Elle offre le rêve, elle encourage à poursuivre ses espoirs.

Je me détournais un instant vers la fenêtre, pour poursuivre :

- Cela fait des mois que je réfléchis, des mois que je pleure. J'en ai assez des larmes, des doutes et des faux espoirs. Il est temps, à présent, d'agir. C'est le moment du choix. Du nouveau choix. Tu ne crois pas ?

Dans le jardin, en bas, j'entendis ma mère m'appeler. Dehors, le soleil illuminait les grandes prairies couvertes de pissenlits, où les abeilles butinaient activement. Les jeunes feuilles des arbres profitaient des premiers jours du printemps. Les énormes fleurs des rhododendrons servaient de perchoirs pour quelques mésanges distraites par le vol irrégulier des bourdons. Le repas était prêt, installé sur la table, où la nappe blanche luisait dans la lumière.

Imaginant la chaleur de l'herbe, je frissonnais en reportant mon attention sur les murs carrelés de blancs, si froids, de la salle de bain.

La jeune fille aux cheveux d'ébène, au regard noisette si pétillant, me sourit vivement.

- Je crois surtout que tu dois y aller.

Un instant, je doutais, et je revis le visage de la vieille femme, amère et triste, seule et abandonnée de tout espoir.

- Oui, j'y arriverais. Crois-moi ! »

Alors, dans un dernier sourire jeté à mon reflet, j'abandonnais là le miroir et courus au-dehors, retrouver la vie.